

C'était le matin, à son grand lever. L'Empereur annonce à ceux qui sont présents que dans la journée il passera en revue l'armée navale ; et avant de monter à cheval pour faire sa tournée quotidienne, il dit à l'aide-camp de service :

— Savary, allez de ma part trouver l'amiral Bruix à sa baraque ; vous lui direz de faire changer la position des bâtiments qui forme la ligne d'ambossage, parce que je veux passer la revue des équipages en pleine mer. Recommandez lui d'agir de façon à ce que toutes les dispositions soient achevées lorsque je serai de retour à midi.

Napoléon part suivi seulement de Roustan, son mame-luck, et son piqueur. Savary, sachant mieux que personne que le moindre désir exprimé par l'Empereur est un ordre positif, va trouver l'amiral et s'acquitte de sa commission.

— Général, lui répond Bruix après l'avoir écouté sans l'interrompre, j'en suis désolé, mais la revue projetée par Sa Majesté ne peut avoir lieu aujourd'hui.

— Comment cela, monsieur l'amiral ? reprend Savary qu'une semblable réponse rend stupéfait. Et, craignant de s'être mal expliqué, il ajoute : Votre Excellence n'a peut-être pas bien compris ?

— Pardonnez moi, général, j'ai très-bien entendu, reprend Bruix avec un imperturbable sang-froid ; et c'est pour cela que je vous répète que cette revue n'aura pas lieu.

En effet aucun bâtiment ne borgea dans le port. A midi, l'Empereur, revenu de sa promenade, allait se mettre à table pour déjeuner, lorsqu'il aperçut son aide-camp ; il lui dit d'un air de satisfaction, en frappant du manche de sa cravache la paume de sa main gauche :

— A propos, tout est-il prêt ? que vous a répondu Bruix ?

Savary lui rapporte fidèlement la réponse de l'amiral.

— Allons donc ! fait Napoléon avec un mouvement d'épaule, vous n'êtes pas encore bien éveillé, Savary. Vous dites donc ?

Et il se fait répéter une seconde fois et mot pour mot les paroles de l'amiral.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écrie Napoléon avec un éclat de voix extraordinaire, accoutumé qu'il est à la plus ponctuelle obéissance ; sera-ce donc toujours la même chose ? . . . M. l'amiral pense-t-il encore être devant la tour de Croix ! . . . Savary, retournez auprès de l'amiral, et dites-lui que je lui ordonne, entendez-vous bien ? que je lui ordonne ( il appuya sur le mot ) de venir s'expliquer à l'instant ? . . . Laissez-moi, Messieurs ! reprend il en

faisant signe de la main au groupe qui l'a accompagné.

Et il entre dans sa baraque. Dix minutes s'écoulèrent pendant lesquelles Napoléon parut fort agité. L'amiral n'arrivant pas assez vite au gré de son désir, il frappe de sa cravache le bord de la table sur laquelle son déjeuner est resté intact, et s'écrie :

— Il me faut enfin savoir à quoi m'en tenir avec monsieur l'amiral ; je vais aller le trouver, moi !

En même temps Napoléon enfonce son chapeau sur sa tête, et, suivi d'une partie de ses officiers, sort précipitamment de sa baraque ; mais à peine a-t-il fait quelques pas au dehors qu'il aperçoit Bruix, accompagné du contre-amiral Magon et suivi de Savary, qui se dirigeaient vers lui. Dès qu'il voit Napoléon, Bruix hâte le pas. L'état-major de l'Empereur s'est rangé silencieusement autour de lui ; les yeux de Napoléon lancent des éclairs.

— Monsieur l'amiral, lui dit-il d'une voix altérée, pourquoi n'avez-vous pas fait exécuter mes ordres ce matin ?

— Sire, répond Bruix d'un ton respectueux, c'est parce qu'une terrible tempête se prépare ; Votre Majesté peut le voir comme moi. J'ai pensé qu'elle ne voudrait pas exposer inutilement, ni sa vie, qui nous est si précieuse, ni celle de tous les braves officiers qui l'entourent.

En effet la pesanteur de l'atmosphère, le grondement sourd du tonnerre qui se faisait entendre distinctement au loin, et l'absence du moindre vent, ne justifiaient que trop les craintes exprimées par Bruix.

— Monsieur, reprend Napoléon, que le calme de l'amiral semble irriter de plus en plus, je vous avais donné des ordres ; encore une fois, pourquoi ne les avez-vous pas exécutés !

— Sire, je ne voulais pas avoir à me reprocher toute ma vie la mort des marins et des braves soldats de Votre Majesté.

— Monsieur, réplique en frappant du pied Napoléon, dont ces froides paroles exaltent la colère au plus haut degré, les conséquences de mes ordres ne regardent que moi seul ; encore un coup, obéissez, je vous l'ordonne pour la dernière fois.

— Sire, je n'obéirai pas.

— Monsieur ! . . . bégaié Napoléon les lèvres tremblantes de colère, vous êtes . . . un . . . insolent ! . . .

Et en disant ces mots, l'Empereur, qui tient toujours sa cravache à la main, s'avance vers l'amiral et fait un geste menaçant. Bruix recule de deux pas, et, portant comme par instinct la main à la garde de son épée, répond en pâlisant :

— Sire, je suppose que Votre Majesté ne veut ni me déshonorer, ni se déshonorer elle-même !

Quoique Bruix fût d'une complexion délicate et de très petite taille, en faisant ce geste, en prononçant ces paroles, il semblait un géant. Tous les assistants étaient glacés d'effroi. L'Empereur, immobile, la main convulsivement agitée, jeta un regard foudroyant sur l'amiral, qui conservait sa noble attitude. Chacun pensait que Bruix était un homme perdu à jamais. Enfin, Napoléon lança sa cravache loin de lui ; Bruix ramena alors son bras dans sa position naturelle, et la tête découverte, l'œil toujours calme, attendit en silence le résultat de cette scène terrible.

— Monsieur le contre-amiral Magon, dit froidement l'Empereur, vous allez faire exécuter à l'instant le mouvement que j'ai ordonné ce matin. Quant à vous, Monsieur, ajouta-t-il en faisant un pas vers l'amiral, il faut que vous quittiez Boulogne aujourd'hui même. Avant vingt-quatre heures vous aurez connaissance de la décision que je vais prendre à votre égard.

Et l'Empereur s'étant éloigné, quelques officiers-généraux, entre autres le contre-amiral Magon, serrèrent la main que leur tendit le brave Bruix en partant. Cette manifestation n'échappa pas à Napoléon, qui pourtant n'eut pas l'air de s'en apercevoir. L'illustre amiral mourut l'année suivante à Paris, ne laissant pour toute fortune à sa veuve et à ses enfants, que la mémoire de ses glorieux services et de l'un des plus nobles caractères dont puisse se vanter la marine française.

#### CONSEQUENCES FATALES DE L'ENTÊTEMENT DE NAPOLEON

Cependant on a fait exécuter à la flotte le mouvement fatal exigé par l'Empereur ; mais à peine les premières dispositions ont-elles été prises, que la mer est devenue effrayante à voir. Le ciel, chargé de nuages noirs, était sillonné par des éclairs incessants et continuels ; le tonnerre ne semblait qu'un long grondement, et les vents, qui s'étaient subitement déchaînés, avaient rompu toutes les lignes. Enfin, ce qu'avait prévu l'amiral Bruix, quelques heures auparavant était arrivé : la tempête la plus furieuse avait dispersé çà et là les bâtiments, de manière à faire désespérer même du salut de leurs équipages.

De la fenêtre de sa baraque, Napoléon a vu tout cela ; croyant entendre le cri des marins qui appellent au